

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 24

Artikel: Mon fusil : [1ère partie]
Autor: M.-E.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209637>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

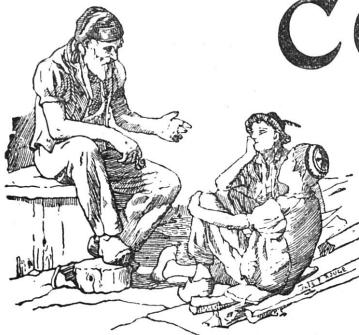
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 14 juin 1913 : Savoir dételer (Pierre de Coubertin). — (Boutade). — Comme M'me Angot (Clément Vautelet). — Mon fusil (M.-E. T.) (A suivre). — Autour d'un demi (Jean-Pierre). — Les patois romands. — (Boutade).

SAVOIR DÉTELER

Le président du Congrès international de psychologie et de physiologie sportives, M. Pierre de Coubertin, congrès qui a eu lieu il y a un mois, à Lausanne, a publié sous le titre d'*Essais de psychologie sportive*, un livre fort intéressant, auquel nous empruntons les pages suivantes :

« L'art de dételer — ou la science, si vous préférez, nous n'en disputerons pas — semble disparaitre de nos habitudes à l'heure où nous en aurions le plus grand besoin. Nos pères avaient admirablement « dételer ». Oh ! certes, la civilisation d'alors leur facilitait beaucoup la chose. Ils possédaient de bonnes chambres spacieuses et silencieuses où on pouvait ouvrir une armoire sans être obligé, pour faire de la place, de fermer préalablement la porte ou la fenêtre, et où l'on pouvait tousser, se moucher et même éternuer sans risquer d'éveiller toute sa famille. Aucun appel de téléphone ne provoquait dans l'organisme des sursauts incessants. Les courriers étaient longs à venir, les carrosses roulaient posément, les gazettes, peu nombreuses et peu pressées, enveloppaient la chronique du jour d'expressions atténuateuses ; il y avait dans les rouages sociaux de l'huile de bonne qualité. Le contraste avec la vie présente est absolument. Maintenant, tout trépide, tout se heurte, tout menace de casser... Mais quoi ! il faut bien vivre avec son temps, faute de pouvoir se réfugier dans le passé ou dans l'avenir, et ce temps d'ailleurs rachète par une foule d'avantages fort appréciables de très réels inconvénients. Pour s'en accommoder tout à fait, que nous manque-t-il ?... Devinez. Eh bien ! il nous manque de savoir dételer.

Il ne suffit pas de vouloir, il faut encore savoir dételer.

Il y a des heures où la détente désirale ne peut pas s'opérer ; en vain la poursuivrait-on ; cette poursuite inefficace risquerait de n'engendrer que de l'énervement. Ce n'est pas toujours la fatigue qui constitue l'indice, c'est une sorte d'instinct incitant à profiter de l'occasion et des circonstances favorables. Enfin, la durée du « dételage » doit toujours être brève, sous peine de glisser dans la paresse ou — si l'on nous permet ce néologisme — dans la colimaçonnerie.

Quelles sont les « aides » ? L'optimisme est une aide morale de premier ordre. L'allongement, le silence, le plein air sont les principales des aides physiques. L'optimisme n'est pas le défaut de notre époque. Raison de plus pour s'y entraîner. Les Américains se contentent l'histoire d'une sorte de Job transatlantique, auquel ses maux successifs n'arrachaient jamais que cette parole : *Well, it might be worse* : après tout, cela pourrait être pire. En arrivant en Enfer (on

se demande, par exemple, ce qui avait bien pu y conduire ce philosophe), il regarda autour de lui et répéta son éternel : *Well, it might be worse*. Sans en pousser aussi loin l'abus, avouons que la formule a du bon et serait d'un emploi fécond en bien des cas.

Il est surprenant combien la position horizontale favorise la détente générale et, s'il y a addition de silence et de plein air, on est presque sûr d'atteindre rapidement un résultat appréciable. Alors l'habitude s'en mêle, et l'habitude est l'aide par excellence.

La distraction qui consiste seulement à changer de lieu et de milieu constitue une aide très efficace. Le cadre dans lequel on vient de fournir un effort semble sûrement imprégné en quelque sorte de cet effort même, et il n'est pas aisément de s'en détacher, d'en isoler sa pensée et ses nerfs. L'ouvrier éprouve clairement ce phénomène quand il va au cabaret. Jamais, sur son chantier ou dans son atelier, il ne réussirait à se reposer aussi bien pendant ses interruptions de travail. Le cabaret n'est, en somme, qu'un dételage incomplet et dévié ; mais, envisagé sous cet angle, il faut avouer qu'il répond, sans toutefois le satisfaire, à un besoin essentiel.

L'ouvrier de la pensée se trouve en face d'un besoin analogue, avec cette différence que son dételage est beaucoup plus délicat à exécuter et a des chances d'agir moins rapidement. La réfection des forces musculaires et morales s'accomplice vite ; on se sent merveilleusement dispos et courageux après un dételage complet bien compris et opéré à point. L'agitation cérébrale, elle, comporte toujours une certaine « houle » vis-à-vis de laquelle les aides que nous venons de signaler se comportent comme un brise-lames, mais qui ne se calme que lentement. C'est pourquoi nous avons naguère recommandé à l'homme affaibli, passant d'une forte activité cérébrale à la pratique d'un sport quelconque, de s'imposer entre deux le tampon d'un bref dételage, d'un repos absolu dans l'immobilité et le silence sur un divan ou une chaise longue.

En tous les cas, que chacun y apporte son ingéniosité personnelle et s'applique à saisir les occasions et à utiliser les circonstances, une seule chose demeure, c'est qu'il nous faut, à nous autres hommes du XX^e siècle, pratiquer régulièrement le dételage au cours de nos journées trop pleines, faute de quoi nous compromettions cet autre dételage plus long, qui s'appelle le sommeil et qui est, en quelque façon, le régulateur de notre santé. »

PIERRE DE COUBERTIN.

Au restaurant. — Il a un goût de pétrole, votre bouillon !

— Oh ! vous savez, c'est du bouillon de cheval.

— Vous êtes sûr que ce n'est pas du bouillon d'automobile ?

Q UOIQUES les lignes suivantes ne soient pas d'allure romande ni vaudoise, elles intéressent aussi notre littérature ; c'est à ce titre que nous les reproduisons. Elles sont extraites du *Matin* :

La commission du dictionnaire de l'Académie a proscrit le mot « esquinter », sous prétexte qu'il est trop trivial.

Une jeune fille bien élevée ne pourra donc pas dire :

— Je viens de prendre une leçon de *tango*... Je suis esquintée !

En revanche, il lui sera permis de déclarer, sans rien perdre de son charme ingénue :

— Papa vient de m'engueuler !

« Engueuler » est académique. Cependant, « esquinter » paraît bien moins choquant...

Je serais désagréablement surpris d'entendre ces vers :

Le ciel, madame, a fait que je vous trouve seule
Et qu'au nom de l'honneur, enfin, je vous engueule !

* Mais, à la rigueur, j'admettrais ceux-ci :

C'est en vain, je le sais, cruelle Philaminte,
Qu'à conquérir un cœur rebelle, je m'esquine !

Il est vrai que le veto académique n'a aucune importance. L'« illustre Compagnie » finit toujours par adopter ces enfants trouvés que sont les mots nouveaux, mais elle y met de la mauvaise humeur et les fait attendre longtemps. La vieille dame n'a jamais aimé la nouveauté, ni dans l'esprit, ni dans la lettre.

Au surplus, tant mieux... Ces vocables argotiques ont l'originalité, la fantaisie et souvent même la beauté des enfants du hasard. Le jour où ils sont légitimés, ils perdent leur charme et leur éloquence, et il faut les remplacer. Car il y a des moments dans la vie où l'homme le plus poli du monde éprouve un soulagement à parler comme M^{me} Angot.

CLÉMENT VAUTEL.

MON FUSIL

I

J E n'ai pas la mémoire des chiffres. Toutefois son numéro est demeuré profondément gravé dans ma cervelle :

— 65,270.

Nous sommes, mon fusil et moi, une paire d'amis.

Nous nous rencontrâmes, à l'arsenal de Morges, il y a de cela bien des années, par une souffrante matinée d'avril. Soudain, sans explications, on me le mit entre les mains. Je le considérai longuement. Il m'apparut comme un jouet délicat, qu'il ne fallait point brusquer. J'admirai son armature de bois brun, soigneusement poli, sa mâchoire sombre trouée d'un éclat d'acier.

Nous partîmes ensemble pour la caserne de la Pontaise. Un jour, à la théorie, un caporal m'apprit que l'instrument dont j'étais détenteur devait servir à défendre la Patrie et que, par conséquent, il fallait le nettoyer et le graisser tous les soirs en rentrant de la manœuvre...

Je n'en demandai pas davantage et me conformai scrupuleusement à ces instructions.

J'ai été puni par la faute d'un camarade qui, pendant une corvée, avait renversé un bidon de bouillon sur la jambe gauche de mon pantalon d'exercice. J'ai été puni pour d'autres peccadilles. Jamais mon fusil ne m'a valu la moindre observation.

Le jour où on me le fit démonter, j'éprouvai une grande joie. Enfin, j'allais savoir. Enfin, j'allais connaître intimement l'âme mystérieuse de mon compagnon !

Guidé par le chef de chambrée, j'enlevai successivement le verrou, l'écrou, la tige de percussion, le fragile ressort, centre de tout le système, précieusement enveloppé dans sa gaine d'acier, l'extracteur, la tête mobile. Ce qui me frappa surtout, ce fut l'étonnante harmonie présidant au fonctionnement de ces divers organes.

Ma surprise se changea en admiration lorsqu'on m'eut expliqué le mécanisme du magasin. Les cartouches de réserve venant méthodiquement se placer une à une devant la culasse, introduites par celle-ci dans la gueule béante du tonnerre, rejetées ensuite par l'extracteur, remplacées jusqu'à épuisement de la provision. Je demeurai confondu de tant de précision, d'une concentration si merveilleuse de tous les efforts vers le but final. Je goûtais une joie infinie à contempler cet organisme à la fois si simple et si compliqué, véritable chef-d'œuvre de logique et de raison.

Plus tard, au tir à la cible, nous fîmes plus ample connaissance.

Je me souviendrai toujours de l'émotion qui s'empara de moi lorsque mon tour arriva d'épauler. Au commandement de « Coup ! » donné par l'officier, je fermai lâchement les yeux dans l'attente vague d'une catastrophe. Une légère commotion à l'épaule, une détonation sèche à l'oreille et ce fut tout. Mes frayeurs de tout à l'heure étaient ridicules. Néanmoins, il me parut que je venais de faire un grand pas dans la vie. Je n'étais donc plus un enfant, puisqu'on me confiait une arme et des explosifs capables de semer au loin la mort. Cette constatation flattait mon amour-propre infiniment.

Ce premier tir fut suivi de beaucoup d'autres. Des relations toujours plus étroites s'établirent entre mon fusil et moi. J'étais au courant de ses faiblesses. Il n'ignorait point les miennes. Je savais par exemple qu'à 200 mètres il en faisait à sa tête et manquait assez régulièrement le but, qu'à 300 mètres, il portait un peu bas, qu'à 400 mètres en revanche, dans la position du tireur couché, il sortait toujours brillamment de l'épreuve. Ah ! ces tirs à 400 mètres, ce qu'il nous ont valu à l'un et à l'autre d'intimes satisfactions, de caressantes fiertés !

Mais c'est encore au feu de magasin, isolés dans l'étourdissante griserie des détonations, que nous nous comprenions le mieux. Je l'étraignais nerveusement, passionnément, et lui, telle une fougueuse amante, se rapprochait davantage, se logeait plus profondément contre ma poitrine et mon épaule, pénétrait dans ma chair... Nous ne formions plus qu'un seul être emporté par la même ivresse de massacre et de destruction. Je sentais vibrer ses muscles d'acier, tressaillir son âme métallique. Je percevais dans les heurts nés du va-et-vient rapide de la culasse comme un bruit de baisers, comme une sanglante chanson d'amour... Et dans ce déchaînement de folie, je l'entendais me répéter sans cesse :

— Tire ! mais tire donc ! Feu ! Feu ! Tue ! Tue ! N'entends-tu pas monter autour de toi l'hymne annonciateur de la victoire ? Tu accomplis une œuvre belle et méritoire. Tu défends ta patrie, ta famille, l'héritage sacré des ancêtres. N'est-ce pas qu'il ferait bon mourir dans cette odeur de poudre, dans ce fracas des

armes, dans ce majestueux tumulte de la bataille ? N'est-ce pas qu'il serait doux de tomber soudain et de mourir dans la joie du sacrifice librement consenti ? La vie n'est vraiment belle que quand on va mourir !

Mon fusil ne me disait sans doute pas ces choses aussi clairement. Mais je comprenais à demi-mot et j'ai la conviction que ce sont bien là les phrases brûlantes dont il enflammait mon cœur et mon cœur.

Depuis que nous vivons ensemble, nous avons franchi de compagnie, sous le soleil et sous la pluie, de rudes étapes. De nuit, nous avons monté des factions solitaires, à l'orée des bois, dans le grand silence des choses.

Souvent, son amitié me parut un peu lourde : six kilos et des grammes et, dame, dans les montées... Il m'arriva parfois de le trouver indiscret. Je lui en fis le reproche avec des brutalités, de gros jurons orduriers qui me soulagaient... momentanément. Jamais il ne s'offensa de mes incartades. Confiant, il s'abandonnait à mon épaule, sachant bien que je ne l'abandonnerais pas, que nous étions liés l'un à l'autre par tout un passé de souffrances et de joies. Il ne se trompait pas. Le soir, au cantonnement, j'oubiais mes rancunes. Je le nettoyais et lui donnais sa pitance journalière : un peu de graisse sur un chiffon. Dans les granges où nous passions la nuit, je découvrais toujours un coin pour le loger à l'abri des heurts et des bousculades. Une fois, et bien que ce fut défendu, je fixai, pour le distinguer des autres, un cordon rouge à l'anneau de sa bretelle.

Il me sembla dès lors qu'il m'appartenait davantage.

De retour au foyer, j'accrochai mon fusil à la muraille, au-dessus de mon lit. Chaque soir, mon dernier regard était pour lui. En le voyant, je songeais aux camarades, aux longues marches par monts et par vaux, aux mille incidents qui font le charme de la vie des camps. Au moment d'éteindre la « camoufle », j'adressais à mon compagnon un sourire amical. Et lui me répondait, dans ce langage que j'étais seul à saisir :

— Bonne nuit, vieux, bonne nuit !

Et sous sa protection, je m'endormais paisiblement...

Cette amitié d'apparence si solide faillit néanmoins se rompre pour toujours. Un soir, je saisissai mon fusil et le lançai brutalement au fond d'une armoire.

C'est toute une histoire que, si vous le voulez bien, je vais vous conter. M.-E. T.

(A suivre).

AUTOUR D'UN DEMI

Nous recevons les lignes que voici : « Vous savez pas, Messieurs du *Conteur* de quoi on parlait, l'autre soir, entre quelques-uns, à l'auberge de commune. ?

» Dévinez-voi !... Oh ! y faut que je vous le dise ; vous ne trouverez jamais ça tout seuls, tout malins que vous êtes, à ce qu'on prétend.

» Eh bien, donc, on venait de lire sur les papiers que quelques citoyens d'un village de La Côte — oui, c'est bien à La Côte je crois — avaient fait les vignes d'un vigneron malade. Oh ! mon Dieu, c'est pas la première fois qu'on ça voit. Pour moi, je suis sûr que si jamais je venais malade et à mourir, les voisins me feraient mes champs et ne laisseraient pas mon gouvernement et les bouëbes dans le pétrin.

» D'ailleurs, y a rien là de bien extraordinaire. Ce serait rudement triste, tout de même, si on ne pouvait pas se rendre un petit service dans le malheur. Avec ça que la vie n'est déjà pas si amusante. Et puis, est-ce qu'on est pas tous de la même pâte ?

» Alors pour en revenir à ce qu'on disait, y en a un de nous qui fait comme ça :

— Je me demande là si on pourrait vivre sans amis ?

— Vivre sans amis ? Jamais de la vie. On serait jolis. Qu'est-ce qu'on ferait quand y faut une caution pour la Banque ?

— Oh ! dis-voi, François, les amis, ça sert pourtant pas seulement à signer des billets. Y a aussi le plaisir, l'amitié, quoi !

— C'est sûr ! il y a l'amitié. Et puis que c'est ma foi peut-être bien le principal. En tout cas, moi je dis qu'on pourrait pas vivre sans amis.

— Y a pourtant bien des gens qui n'en ont pas.

— Qui ?

— Les Allemands, pardis !

— Laquelle ! Alors, tu t'éimagines que les Allemands n'ont pas des amis, comme les autres gens. Tais-toi, patisou !

— Mais, enfin, as-tu pas lu sur les journaux qu'à leur Grand Conseil, le « Reichstag » comme y l'appellent, le chancelier ou bien le ministre de la guerre, je ne me souviens plus au juste, a dit : « Y a pas, y faut nous armer jusqu'aux dents, parce qu'on a point d'amis en Europe ! »

— Jules au maréchal a raison ; j'ai aussi ça lu sur les papiers.

— Oh ! bien ma foi, si c'est vrai, pitié ! Pauvres Allemands ! »

JEAN-PIERRE.

La livraison de juin de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

La fin de la vieille logique et l'essai d'une méthode nouvelle, par Paul Stapfer. — Contes lorrains. La moisson, par Emile Moselly. — Les grands écrivains de la Suisse allemande au XIX^e siècle. Dranmor, par Virgile Rossel. — La réorganisation de l'armée française, par le lieut.-colonel Emile Mayer. — Croquis de port, par Aug. Vautier. — Les meurs des termites champignonnistes de Ceylan, par le Dr Bugnion. — Le lac voyageur. Roman des montagnes d'Unterwald, par Isabelle Kaiser. (Cinquième et dernière partie) — Chroniques parisienne, allemande, anglaise, suisse romande, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Table des matières du Tome LXX.

Bureau de la Bibliothèque universelle : Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

LES PATOIS ROMANDS

Nous avons, samedi dernier, reproduit, d'après le *Jura du dimanche*, un article de M. le Dr Bessire sur la comédie, *Le Celégié* (*Le Cerisier*), de M. Surdez, instituteur, aux Bois. Voici, d'après le même journal et à titre de spécimen de patois du Jura, un fragment, avec traduction, de la première scène de ladite comédie. Ceux de nos lecteurs qui seraient justement curieux de lire en entier la jolie comédie de M. Surdez, la trouveront dans le *Jura du dimanche*.

LE CELÉGIE

Pièce patoise en in aïete.

(Patois di Ciòs di Doubs)

Dgens : MAYANNE, véye paysainne ; — PAUL, wingtans, son bouebe ; — GRÉGOIRE, véye paysain ; ADÈLE, vingt ans, sai baichate.

Lai scéne représente doux ciòs d'aiôv tieutchis, séparais pain in bairre d'épinnes ; è gatche è peus ai droite, entraies de deux majons de paysains, servant de coulissses ; à moitan de lai bairre se drasse in gros celéjievie de fruts maius. Fonds représentant alto int ciò d'aiôv, pus loins, in cieuchthe.

SCÈNE I

se pésse ai droite de lai bairre d'épinnes ; lai san gatche de lai scéne àt inoccupaie.

ADÈLE, sietaie chu inne souetche de baino, de côté inne ponetche servant d'entraie in inne majon de paysain et paie cheute de coulisse de droite ; in sai de pomates àt en ses pies ; dans in penie posate de côté té elle bote les piantons qu'elle ai poointe en copaint d'airpê les euyes, les pomates en dozes ou träs paîches. Son hayon à rebâise et elle poêtche inne boillate noukiae dös le menton.

ADÈLE

Lai vie àt poéchaint drôle !... Aivaint lai drriere fête Des bouebes y me riös ; y n'aiôv niun en tête... En Paul, note vegin, (peut-on craire ci hoët) Y muse mitenaint et lai neuf, et le djoéo...